

CINÉMA

Amour trouble et féroce

Page E 7



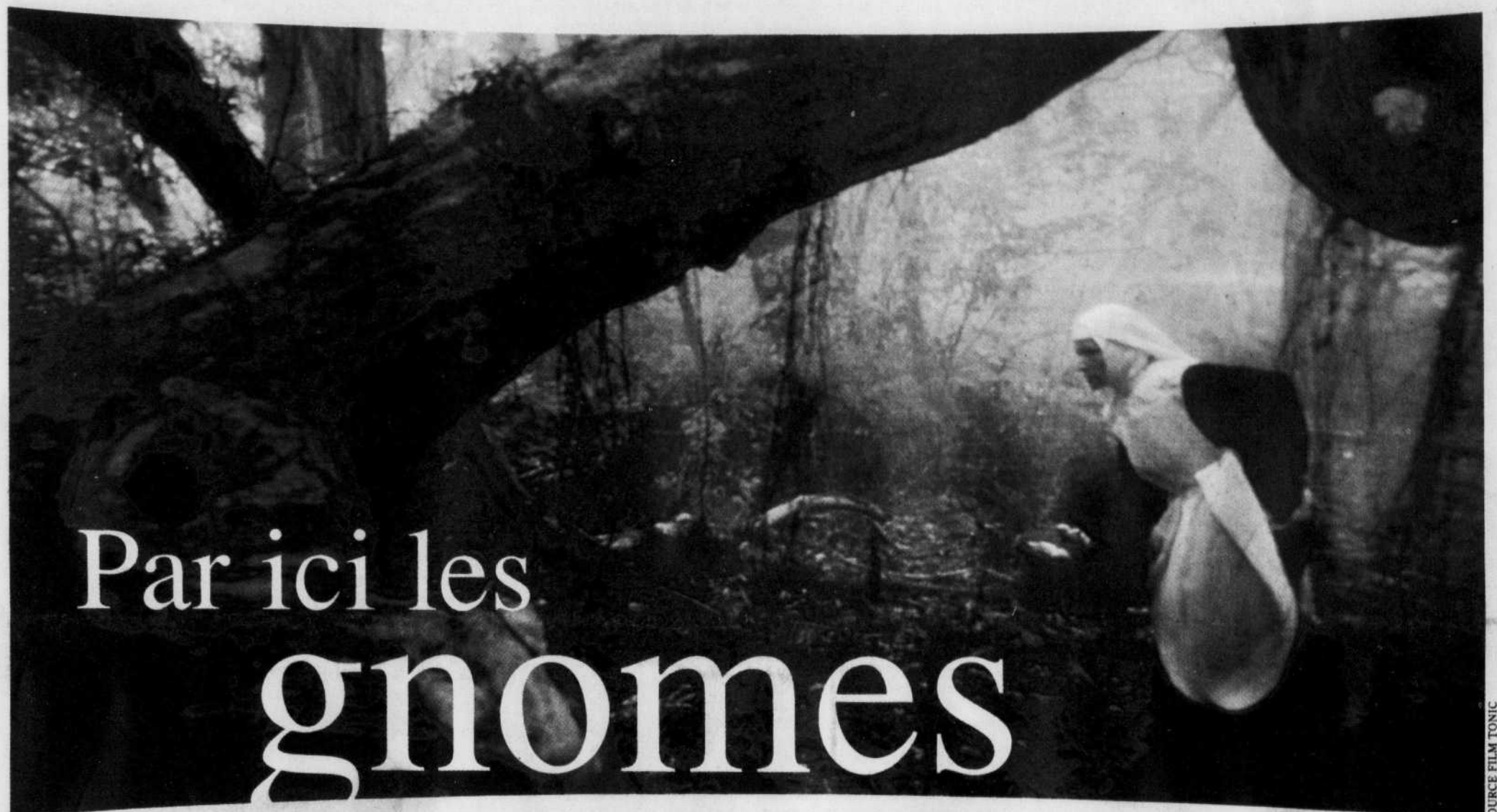
EXPOSITIONS

Richelieu du haut de sa grandeur

Page E 8

LE DEVOIR

CULTURE

CAHIER
E

SOURCE FILM TONIC

Par ici les gnomes

et les démons!

Étonnant, ce jeune cinéaste montréalais qui invente des univers, jongle avec les esthétiques et les techniques, explore le conte et le mythe. Dès vendredi, *Le Marais*, de Kim Nguyen, sera sur nos écrans, avec ses gnomes, ses êtres hybrides, son mystère. En ces temps d'Halloween, le climat qui s'impose...

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il a 28 ans, un visage d'Eurasien, des origines mêlées, un père vietnamien, une mère québécoise pure laine née à Alma. Les nouveaux visages du cinéma québécois possèdent souvent des racines enchevêtrées. De là vient l'air frais. Chose certaine, Kim Nguyen prend tout le monde par surprise avec son film pétri de références insolites. *Le Marais* est situé aux confins du réalisme et de la magie dans l'Europe de l'Est d'un XIX^e siècle imaginaire. On est loin du terroir comme des chroniques du Plateau et du Mile-End.

Le jeune Montréalais dit aimer l'espace du conte, trouvant jubilatoire de créer un monde qui n'existe pas tout en le rendant crédible. Par ici les gnomes, les démons, mais aussi la terreur paysanne devant les créatures fantastiques nées des miasmes du marais. Son film nous entraîne du côté des exclus, Alexandre (Gregory Hlady), issu du peuple de la route, érudit et sauvage, rejeté par les villageois, et Ulysse, son fils adoptif (Paul Ahmarani) au physique inquiétant, suspect

tout trouvé lorsqu'un crime est commis.

Il n'a pas de préjugé contre l'univers culturel, Kim Nguyen. En entrevue, il parle de Sophocle, dérive vers *Apocalypse Now* et le théâtre nô, précise avoir puisé l'inspiration du *Marais* dans l'univers trouble du peintre romantique allemand Caspar David Friedrich. Rare ouverture au monde des arts et de la philosophie chez un cinéaste aussi jeune. «Je proviens de deux cultures différentes, explique-t-il. Ça amène à se poser des questions, à explorer.»

En apprentissage

De fait, il s'en est posé des questions, Kim Nguyen, au point d'avoir passé trois ans à explorer la structure du scénario, à démonter ses mécanismes. À son avis, la principale faiblesse d'un grand nombre de films québécois réside dans leurs dialogues. «On est une société individualiste, estime-t-il, où les gens ne sont pas habitués à écouter l'autre. Les scénaristes ont souvent trop tendance à raconter leur vécu.» Lui préfère imaginer.

Jeune et obnubilé par sa propre jeunesse, Kim Nguyen? Même pas. «Le cinéma québécois n'a pas nécessairement besoin de sang neuf mais d'ouverture d'esprit», croit-il. À ses yeux, si l'accessibilité aux outils

permet de multiplier le nombre des cinéastes, ça ne garantit ni la qualité ni l'originalité des œuvres. Avoir une caméra ne fait de personne un bon scénariste. Et puis, il faut se méfier chez nous de la tentation de s'autocensurer, de reproduire des structures déjà vues.»

Lui aussi a jonglé avec cette tentation. Avec des amis qui voulaient faire comme lui du cinéma, il avait constaté: «La veine de l'heure est dans les films urbains dont l'action se déroule sur le Plateau-Mont-Royal. Allons-y donc et reproduisons ce modèle-là.» Kim Nguyen avait pensé aussi à se lancer dans une production québécoise du terroir, toujours histoire de répondre aux intérêts présumés des institutions. Trêve de contraintes extérieures!

Un beau jour, pour son propre plaisir, convaincu que le scénario ne deviendrait jamais film, il a commencé à écrire *Le Marais*. «Sans y croire, j'ai déposé le scénario au Conseil des arts, précise-t-il, de qui j'ai reçu une subvention pour en développer l'écriture. Ça m'a donné confiance.» De fil en aiguille, les bailleurs de fonds lui ont embêté le pas. «Le plus difficile fut de convaincre des producteurs...»

Issu de la production cinéma de l'université Concordia, Kim Nguyen a enseigné le cinéma au collège Brébeuf et la conception en animation 3D à l'Institut de création artistique et de re-

cherche en infographie. On lui doit des courts métrages: *La Route* et *Soleil glacé*. Par la suite, ses recherches sur l'écriture dramatique l'ont amené à se fier aux bonnes vieilles techniques universellement éprouvées: «Je crois aux trois actes de la tragédie grecque, dit-il, soit le prologue, les péripéties, l'épilogue.»

«Je proviens de deux cultures différentes, explique-t-il. Ça amène à se poser des questions, à explorer.»

Son scénario était écrit, soit, mais les interprètes furent appelés à se le mettre en bouche. «Trois mois à l'avance, les comédiens se sont appropriés les personnages, modifiant leurs répliques. Tous les dialogues de Paul Ahmarani ont été transformés. Son héros était plus naïf au début, plus bête. En bout de ligne, c'est son physique qui est devenu la cause de l'ostracisme dont il était l'objet. Paul n'a pas de peau. Il est capable d'investir sans pudeur l'énergie de n'importe quel personnage. Gregory Hlady, d'origine ukrainienne, comédien et metteur en scène, m'a donné de son côté beaucoup d'idées de mise en scène. Je suis toujours en apprentissage.»

La piqure du conte

Pas facile à expliquer à des producteurs, le projet du *Marais*, car il comporte aussi des défis d'ordre technique. Tourné en 35 mm, le film a par

VOIR PAGE 2: DÉMONS

THÉÂTRE

Une femme libre et entravée

Lily, un théâtre musical d'Isabelle Cauchy et Michel G. Côté au Prospero

Mardi soir prochain, le rideau se lèvera sur *Lily*, un spectacle de théâtre musical écrit et mis en scène par Isabelle Cauchy à partir du roman *The House Of Mirth* de la romancière américaine Edith Wharton. Rencontre de deux femmes opiniâtres.

SOLANGE LÉVESQUE

Après avoir étudié la dramaturgie et le théâtre à Ottawa puis à Louvain, en Belgique, avec Bernard Dort, Jean Duvignaud et Denis Bablet, notamment, Isabelle Cauchy a signé plusieurs textes destinés au théâtre jeune public qui ont été joués au Québec, en Ontario et en

Europe. Parmi ceux-là: *Pas de problèmes!*, *Barbe-Bleue*, *Destination Dragon* et le plus connu, *Le Nez*, d'après Gogol, pour lequel elle a remporté avec Robert de Bellefeuille le prix Chalmers de la meilleure production canadienne de théâtre pour enfants en 1983.

Certains livres lus à 20 ans exercent une influence sur toute la vie. *The How-*

se Of Mirth (un titre ironique qu'on pourrait traduire par «La Maison des gens heureux»), de la romancière et nouvelliste américaine Edith Wharton (1862-1937), est de ceux-là dans la vie d'Isabelle Cauchy. «*Edith Wharton, une amie d'Henry James exilée volontairement en France, a vécu sa jeunesse dans le New York cosmopolite puritain du début du siècle dernier. Elle s'est émancipée par l'écriture, mais pour y arriver, elle a dû mener un dur combat: ses parents lui interdisaient d'écrire (elle volait du papier de boucherie à la cuisine pour pouvoir le faire!). C'est une féministe avant l'heure qui exprime l'âme féminine sans*

fausse pudeur.»

Isabelle Cauchy était déjà une fidèle adepte de littérature et rêvait de théâtre quand elle a découvert ce livre. Acheté par hasard pour quelques dollars, celui-ci l'a bouleversée, au point où elle s'est dit: «Il faut absolument que cette histoire soit portée un jour à la scène, et c'est moi qui vais le faire!»

C'est dans un atelier d'écriture auquel elle assistait, dirigé par le poète Michel Garneau, qu'elle a tenté une première approche. On peut imaginer les nombreux pièges posés par la transformation d'un roman en pièce de

théâtre... «Il fallait d'abord apprendre l'écriture dramatique, s'approprier le sujet et demeurer intègre face au roman tout en faisant le deuil d'une fidélité totale», explique l'auteure-metteuse en scène. «J'ai exploré divers styles, ce qui a donné une version brechtienne, puis une version tchekhovienne», se rappelle-t-elle avec un sourire. «Je peux dire que Lily a été mon école d'écriture.» À travers toutes les étapes de ce projet auquel elle travaille depuis 1984, elle a donc réduit la trentaine de personnages du roman à cinq.

VOIR PAGE 2: LILY

Culture

DÉMONS

SUITE DE LA PAGE E 1

la suite été entièrement numérisé dans le sous-sol de Kim Nguyen, de façon artisanale, en quelque sorte. «Certains procédés techniques sont devenus de plus en plus abordables, explique-t-il. On pense à la caméra mini-DV bien sûr. Moi, j'ai voulu faire une expérimentation sur l'image avec mon directeur photo. L'exercice a duré quatre mois et le film entier fut retouché. Le but était de pousser l'image pour qu'elle soit non pas esthétisante, mais qu'elle reproduise un monde unique qui se rapproche de l'art pictural. Tout le ciel a été repeint. Il est étonnant de constater à quel point on peut manipuler l'image tout en gardant les personnages en avant-plan. Le défi, dans une œuvre très stylisée, c'est de préserver leur authenticité.»

Kim ne voulait pas tourner son film avec une caméra numérique. «La mini-DV établit une proximité avec l'image, mais la pellicule permet de conserver une belle distance.»

Pour un premier long métrage, le budget peut paraître honorable: 2,3 millions de dollars. C'est compter sans les contraintes du tournage.

Pratiquement tout fut filmé en extérieur (avec des décors construits à Stoneham, près de Québec). Du moins, le marais existait déjà...

Il a la piqure du conte, Kim Nguyen. Parce que ce genre, peu développé ici, surtout dans la sphère fantastique, lui permet d'inventer comme un démiurge. Alors, il mijote un autre scénario, très différent du *Marais*, mais tout aussi insolite et fou.



Paul Ahmarani et Grégory Hlady dans *Le Marais*, de Kim Nguyen.

gesù CENTRE DE CRÉATIVITÉ

Méditation

Art sacré 2002

26 octobre à 13 h
 >> Démonstration d'art floral ikebana

6 novembre à 16 h
 >> Table ronde
 Les influences de l'Orient dans l'art occidental

13 novembre à 19 h
 >> Soirée littéraire *Un art de vivre!*
 avec François Charron, Germaine Beaulieu
 Annie Molin-Levasseur et José Acquelin

20 - 22 novembre à 20 h 30
 >> Danse contemporaine dans l'église
 avec Mariko Tanabe Danse

Hadro Ville-Marie
 91,3 fm Montréal
 100,3 fm Sherbrooke

Gesù - Centre de créativité
 1200, rue de Bleury, Montréal
 INFORMATIONS : (514) 861-4873

Expositions de Michele Baillargeon, Maria Chronopoulos, Hélène Gagnon, IKEBANA INTERNATIONAL, Lorraine Pritchard et Hélène Vanier

Beaucoup de bruit...

THÉÂTRE

BABEL

Conception et mise en scène: Brigitte Poupart. Textes et collaboration à la conception: Michel Monty. Assistante à la mise en scène: Nancy Rozon. Musique originale: Jean-François Pedno.

Scénographie et conception multimédia: Michel Hébert. Éclairages: Martin Labrecque. Costumes: Marc Sénécal. Avec Paul-Patrick Charbonneau (l'architecte), Guillaume Chouinard (le spécialiste), Alexandre Goyette (l'interprète), Michel Monty (Ecce Homo Media), et le chœur: Carole Courtois, Geneviève Laroche, Patricia Perez et Catherine Tardif. Une coproduction Trans-Théâtre et Espace Go présentée à l'Espace Go du 15 octobre au 2 novembre 2002.

SOLANGE LÉVESQUE

On perçoit le concept, on devine les intentions. Après un prologue dans le foyer, on constate en entrant dans la salle que la

disposition habituelle des spectateurs a été modifiée pour que les interprètes puissent entrer en interaction directe avec une partie du public qui se trouve debout derrière des grillages. Du début à la fin du spectacle, on ne peut pas ne pas remarquer le grand déploiement de techniques: images vidéo, bande sonore et maillages sophistiqués; très généreux décibels; acrobaties; voleries des interprètes harnachés à des filins; chute d'accessoires tombant des cintres; etc. On pourrait en ajouter d'autres que cela ne garantirait jamais l'accomplissement visé au théâtre (ou en danse, ou au spectacle multimédia): réaliser une alchimie qui transforme ces matières premières en or, c'est-à-dire qui fasse oublier au spectateur la technique, les lieux, etc., pour lui permettre d'accéder, par le détour d'un autre univers, dans son monde intime, et réciproquement. Les formes possibles sont innombrables, mais dans tous les cas, le théâtre est toujours beaucoup plus que la somme de ses éléments.

Avec *Babel*, la conceptrice Brigitte Poupart désirait «faire éclaircir l'espace théâtral pour franchir physiquement le lien qui sépare acteurs et public»; ce premier désir est atteint. Elle voulait également «interroger [...] la quête universelle de l'ascension, celle qui pousse l'humanité toujours plus loin dans sa conquête de la nature et l'illusion de sa propre divinité». Mon Dieu, pourquoi pas? Mais il faut souvent, pour arriver à l'universel, faire un détour par le particulier; il faut un ou des personnages qui soient humains, touchants, intègres ou révoltants, par exemple, ou, mieux encore, aux prises avec leurs contrastes. C'est sans doute là une faille majeure de *Babel*. Les deux personnages principaux n'arrivent pas à intéresser. Ils sont davantage des types que des personnages crédibles. Ecce Homo (voici l'homme), qui mène une entrevue avec un invité qu'il appelle l'architecte (ou architecte?), apparaît comme le mélange d'un animateur d'émission de variété et d'un MC de boîte de nuit plus soucieux de

mettre en valeur ses muscles et sa chute de reins plus que quoi ou qui que ce soit d'autre. Cet Ecce Homo parle un sabir largement inspiré du langage de Sol (Marc Favreau), mais contrairement à ceux de Sol, ses jeux de mots sont souvent gratuits et sans grand esprit. L'architecte, de son côté, emprunte leur jargon aux spécialistes du bâtiment, notamment, et aux technocrates. Ce jargon privé d'une distance (ironique ou autre) suffisante n'est pas moins ennuyeux que celui des vrais technocrates.

Plusieurs membres de la distribution sont des interprètes aguerris, et la production exige une énergie considérable de leur part. Devant une telle mise en œuvre cependant, on ne peut faire autrement que de se rappeler le titre d'une pièce de Shakespeare... et regretter que l'histoire de *Babel* (on aura reconnu l'emprunt à la Genèse), si riche en pistes de réflexion, soit si mal et si peu exploitée, car ses liens avec le XXI^e siècle ont toutes les chances de se révéler assez directs.

LILY

SUITE DE LA PAGE E 1

Isabelle Cauchy considère *The House Of Mirth* comme un roman féministe avant l'heure. «Il raconte l'histoire de Lily, une femme dont la vie se déroule dans le milieu de la grande bourgeoisie américaine du début du XX^e siècle.» Dans ce milieu, les femmes étouffaient littéralement. Gardées dans l'ignorance, elles n'avaient aucune utilité, aucune autonomie. «Pour elles, c'était le mariage, souvent arrangé par les parents, être épouse et mère ou avoir une vie misérable», poursuit Isabelle Cauchy, qui voit dans ce roman écrit en 1905 un document qui transcende les époques.

«Lily est très belle; elle a envie d'être libre et heureuse. Mais elle évolue dans un milieu où les règles sont faussées en partant. Pour gagner son autonomie, il faut pouvoir choisir les moyens par lesquels on s'accomplit. Cela suppose formation et information, ce dont la plupart des femmes ne disposaient pas à l'époque.» Lily voudrait aimer véritablement; on lui demande de séduire et de se marier. Elle refuse de se laisser acheter pour faire un «bon mariage», c'est-à-dire épouser un homme riche et bien vu et vivre dans le luxe matériel. «A certains égards, nous agissons encore selon les termes sociaux qu'Edith Wharton pose dans son roman; c'est pourquoi l'actualité de Lily paraît si vive», signale la metteuse en scène. «Finalement, Lily est le seul personnage moral d'un milieu où les règles sont faussées en partant. Plus sa déchéance se confirme, plus elle gagne en dignité.»

Après toutes ces années de travail, cette fois-ci, elle le sent: son adaptation est à la hauteur. «J'ai maintenant suffisamment d'expérience et de métier pour répondre aux questions insolubles qui s'étaient posées il y a 18 ans. L'apport de la musique de Michel G. Côté me permet de dire autre chose et de le dire autrement.» Isabelle Cauchy fait remarquer sur le plan formel, le théâtre musical s'apparente davantage à l'opéra qu'à la comédie musi-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«À certains égards, nous agissons encore selon les termes sociaux qu'Edith Wharton pose dans son roman; c'est pourquoi l'actualité de Lily paraît si vive», fait remarquer Isabelle Cauchy.

cale. «La musique de Lily est certainement plus proche de Kurt Weill que de Luc Plamondon. Ce ne seront pas les dialogues qui seront chantés mais les monologues intérieurs. Grâce à des subventions, les interprètes bénéficient de l'accompagnement d'un superbe quatuor à cordes.»

Une distribution choisie donnera chair à Lily: la comédienne Catherine Sénart incarne l'héroïne, entourée par Isabelle Roy, Daniel Gadouas, Robert Vézina et Stéphane Brulotte, dont on a découvert la belle voix dans *Avec le temps - Cent ans de chansons*, mis en scène par

Louise Forestier au Rideau Vert en 2000. Daniel Fortin a conçu les costumes et Louise Lemieux assure la scénographie et les éclairages.

Au théâtre Prospero dès le mardi 29 octobre et jusqu'au 16 novembre 2002.

Le Misanthrope

de Molière

Mise en scène: FRANÇOISE FAUCHER



Un amoureux trop honnête pour être heureux

Du 8 au 30 novembre

Jeudis et vendredis, 20 h, samedis, 16 h

Avec PIERRE CHAGNON, CATHERINE FLORENT, RENÉ GAGNON, SOPHIE FAUCHER, CARL BÉCHARD, MARIANNE MOISAN, SÉBASTIEN DELORME, CÉDRIC NOËL, FRANÇOIS CAFFIAUX, FRANÇOIS SASSEVILLE

Concepteurs: CLAUDINE PARADIS, MARCEL DAUPHINAIS, MÉRÉDITH CARON, MICHEL BEAULIEU, CATHERINE GADOUAS, NORMAND BLAIS, JACQUES-LEE PELLETIER

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

BILLETTERIE: (514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245
 1 800 361-4595 admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est
 ☉ Papineau ou Viau, autobus 34
 ☉ Pie IX, autobus 139



Henri & Margaux

Une pièce de théâtre sur le couple, conçue et interprétée par un couple. Une rencontre où le public est partagé entre la fiction et la réalité. Quand un acteur incarne un personnage sur scène, qui est sur scène?

le nouveau théâtre
 NTE
 expérimental

TEXTE, MISE EN SCÈNE
 ET INTERPRÉTATION
 Daniel Brière
 Evelyne de la Chenelière

UNE PRODUCTION
 Nouveau Théâtre Expérimental
 www.n.te.qc.ca

DU 23 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE à Espace Libre

1945 Fullum MÉTRO FRONTENAC

Réervations
 (514) 521-4191

LE DEVOIR
 RESTAURANT
 L'Américain

Formez un couple fictif ou réel (toutes conceptions du couple acceptées) et ne déboursez que 30\$ la paire de billets en achetant AVANT le 22 octobre.

Le restaurant L'Américain fait une offre spéciale à nos spectateurs. Renseignez-vous au 521-4191!

Culture

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Le mariage (indien) de l'année

BOLLYWOOD HOLLYWOOD

Réalisation et scénario: Deepa Mehta. Avec Rahul Khanna, Lisa Ray, Moushumi Chatterjee, Dina Pathak, Kulbushan Karbanda. Images: Douglas Koch. Montage: Barry Farrell. Musique: Sandeep Chowta. Canada, 2002, 103 minutes

ANDRÉ LAVOIE

Alors que la réalisatrice canadienne Deepa Mehta amorçait le tournage de *Water*, la troisième partie de sa trilogie indienne, dont le premier opus, *Fire*, avait surtout enflammé les esprits conservateurs de son pays d'origine, d'autres polémiques l'ont empêchée de mener son nouveau film à terme. Question de poursuivre son exploration de la culture indienne, et surtout de certaines traditions ancestrales parfois étouffantes et rétrogrades, elle a choisi le territoire plus rassurant de Toronto et opté pour la comédie dans *Bollywood Hollywood*.

Ces deux lieux mythiques, usines à rêves préfabriqués qui fonctionnent à plein régime, ont beaucoup en commun malgré les apparences, surtout dans cette célébration du bonheur conformiste. Par contre, les moyens de diffuser leurs pernicieuses messages divergent, les producteurs indiens préférant miser sur les recettes de la comédie musicale dans un contexte souvent familial. Deepa Mehta s'est inspirée de ces archétypes sur fond de décor nord-américain, avec un zeste irrévérencieux.

Play-boy fortuné, Rahul (Rahul Khanna) se considère affranchi d'une mère castratrice (Moushumi Chatterjee) et d'une grand-mère autoritaire (Dina Pathak), toutes les deux rêvant pour lui d'un mariage avec une Indienne, alors qu'il fréquente la chanteuse Kimberly (Jessica Paré), la «Britney Spears du Canada». Sa mort subite, et un peu grotesque, va modifier les plans de Rahul et l'obliger à sauver les apparences en engageant Sue (Lisa Ray), une escorte vaguement latino qui, pour une forte somme d'argent, va s'amuser à jouer la future épouse pur curry. Il ne sera pas au bout de ses surprises devant celle qu'il croit ignorante des coutumes indiennes, étonné aussi de voir ses sentiments se transformer à son égard.

Toutes ces péripéties sentimentales-familiales sont entrecoupées de nombreux numéros musicaux servant à commenter l'action, à décrire l'humeur changeante des personnages, sans cesse partagés entre l'euphorie et le désespoir, et à pasticher un genre qui ne craint pas l'outrance. Le film propose différents chocs, dont celui entre la tradition et la modernité, mais également entre les coutumes colorées de la communauté indienne à Toronto et une culture occidentale où l'on cite pêle-mêle Shakespeare, Pablo Neruda... ou Atom Egoyan (une scène se déroule dans un bar de danseuses nues nommé Exotica).

Les contrastes sont multiples dans *Bollywood Hollywood*, entraînant des batailles continues entre les gardiens du passé et les tenants du changement. Ces querelles sont atténuées par l'étrangeté de certaines situations et l'introduction d'éléments musicaux ou carrément fantastiques, comme la présence du spectre du père de Rahul. Cette galerie parfois farfelue n'est pas non plus exempte d'exagérations inutiles, Deepa Mehta abusant aussi des outrances qu'elle dénonce, tout en enfermant son récit dans les poncifs habituels de la romance sucrée, *Pretty Woman* et *My Big Fat Greek Wedding* venant trop souvent à l'esprit. Son film souffre parfois de la comparaison, alors que la compétition est loin d'être forte...

Plus près du divertissement sans conséquences que de la comédie grinçante, même si la cinéaste cherche la provocation de manière un peu trop appuyée pour atteindre pleinement sa cible, *Bollywood Hollywood* ressemble à ces mariages très coûteux et vite passés, où l'on s'amuse sans excès mais dont le souvenir se dissipe assez vite.



ARCHIVES LE DEVOIR
Jessica Paré dans *Bollywood Hollywood*.

La bataille de Derry

BLOODY SUNDAY

Réalisation et scénario: Paul Greengrass. Avec James Nesbitt, Tim Pigott-Smith, Gerard McSorley, Kathy Kiera Clarke. Images: Ivan Strasburg. Montage: Clare Douglas. Musique: Domini Muldowney. Irlande/Royaume-Uni, 2002, 110 minutes

ANDRÉ LAVOIE

Dans la passionnante série *La Boîte noire* diffusée à Télé-Québec sur les grands moments du XX^e siècle captés par la télévision, on a présenté les troublantes images de ce dimanche 30 janvier 1972 où la ville de Derry, en Irlande du Nord, était en état de siège. L'armée britannique a tué plus d'une dizaine de personnes pendant une manifestation pour les droits civils et, au milieu de ce carnage, un pasteur tendait un mouchoir taché de sang pour sauver la vie d'un jeune catholique.

Cette même image se retrouve, comme prise à la dérobée, dans *Bloody Sunday*, de Paul Greengrass. Il s'agit de la reconstitution minutieuse de cette journée historique, un tournant dans les relations entre catholiques, protestants et l'autorité de Londres, en plus d'une occasion unique pour l'IRA de faire le plein de sympathisants en colère. Optant pour un style documentaire sous le signe de l'urgence et pour une structure dramatique rigoureusement efficace, ce film remarquable rappelle les meilleurs Costa-Gavras, même si Greengrass avoue s'être grandement inspiré de *La Bataille d'Alger*, de Gillo Pontecorvo: même sentiment panique, même ambiance survoltée, même disproportion des moyens dans la bagarre.

Porté par les idéaux de Martin

Luther King, Ivan Cooper (James Nesbitt), député protestant de la ville de Derry, se prépare à mener une grande marche contre les pouvoirs abusifs de l'armée et du gouvernement. Les militaires, sous le commandement du général Ford (Tim Pigott-Smith), n'entendent pas à rire et préviennent qu'ils ne toléreront aucun débordement. Cooper tente de calmer les éléments les plus radicaux de l'IRA, tout en craignant la bêtise des hooligans. Parmi eux, Gerry (Declan Duddy), un adolescent ayant déjà eu des difficultés avec la police, rassure son entourage qu'il se tiendra loin des agitateurs potentiels.

Rien de ce qui avait été prévu ne se déroule normalement: les marcheurs se scindent en deux groupes, dont l'un provoque les soldats, qui n'hésiteront pas longtemps à employer la manière forte. Treize morts, dont Gerry, 14 blessés, une population en désarroi, et un peuple plus meurtri et révolté que jamais, c'est le triste et affreux bilan de ce «Bloody Sunday». Pour Cooper, c'est aussi la fin des illusions pour parvenir de manière pacifiste à une entente entre deux peuples qui se détestent depuis des siècles.

Paul Greengrass réussit un formidable exercice d'équilibriste en refusant de noircir le portrait plus qu'il ne le faut. Certains lui reprocheront son regard quasi journalistique, témoignant avec nuance et intelligence d'un drame dont on ne finit plus de mesurer les répercussions. Des deux côtés de la barricade, les têtes brûlées se mêlent aux idéalistes et aux défenseurs de la paix: le cinéaste ne fait aucun traitement de faveur. C'est pourquoi les militaires ne sont pas dépeints comme des brutes (certains sont inexpérimentés, d'autres suivent les ordres sans se poser de questions) et les mar-



SOURCE PARAMOUNT PICTURES

Simon Mann, qui était soldat britannique à l'époque des événements du dimanche sanglant en Irlande du Nord, joue le rôle du colonel Wilford dans *Bloody Sunday*, le film de Paul Greengrass.

chœurs catholiques n'ont rien de chaotique chantant à l'unisson les bienfaits de la résistance passive.

L'approche documentaire contribue à englober toutes les facettes de ce drame, privilégiant au-dessus des inquiétudes de Cooper, celles des subalternes de Ford, que l'insouciance agressive des jeunes manifestants. La caméra

tente parfois de tout capter et, paradoxalement, se tient en retrait telle une intruse lors de scènes plus intimes, souvent d'ordre sentimental, ou carrément insoutenables, comme ces cadavres empilés dans un corridor de l'hôpital...

Au-delà d'une œuvre historique captivante portée par des acteurs tous criants de vérité, qui se re-

garde comme un thriller politique aux résonances universelles, le film fourmille de détails autant sur la stupidité de la raison d'État que sur celle d'activistes incapables de juger de la portée de leurs actes. Plutôt que d'opter pour le simple militantisme, Paul Greengrass a eu le courage de faire du grand cinéma.

Graine de joueur

Un excellent documentaire intimiste sur le jeu compulsif

MAUDITE MACHINE

Réalisation: Biz et Christian M. Fournier. Documentaire. Et en programme double: *Jeux d'enfants*. Réalisation: Johanne Prigent. Au cinéma Parallèle d'Ex-Centris, du 25 au 31 octobre.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le jeu est parfois une plaie vive, surtout depuis que le gouvernement du Québec emplit ses poches avec les profits des casinos et des machines à sous. Cette année, Johanne Prigent, dont le documentaire *Jeux*

d'enfants\$ était présenté à la télé, lançait un pavé à la face des parents à travers le constat d'un jeu pathologique qui fait des ravages chez les mineurs: gratteux, machines à sous, incursions dans les casinos avec des fausses cartes. Une graine de joueur, ça pousse tôt dans la vie, d'autant plus que la pensée magique d'un gain rapide sans besoin d'effort et de travail trouve particulièrement crédit chez les plus jeunes.

On peut voir ou revoir ce film, qui prend l'affiche au cinéma, en se laissant imprégner par le malaise.

Jeux d'enfants\$ est présenté ju-

melé avec *Maudite machine!*, un excellent documentaire intimiste de Biz (du groupe Loco Locass) réalisé à quatre mains avec Christian M. Fournier.

Le personnage central du film, René, serveur dans une taverne, se livre à la caméra avec un grand naturel. La vie des tavernes, autrefois butinante de conversations viriles, est aujourd'hui livrée aux machines de vidéo-poker devant lesquelles chacun s'assoit en solitaire pour y perdre sa chemise autour d'une bière. Au fil des confidences de René et des habitués de la boîte, on apprend que des clients se sont suicidés après de

trop lourdes pertes au jeu. On découvre aussi le passé de René, rescapé lui-même de la machine à la veille d'être broyé. La confiance des protagonistes envers les cinéastes est palpable et la caméra se laisse oublier. Ce qui contribue beaucoup au climat confidentiel de cette œuvre généreuse.

Il faut entendre aussi le porteparole de Loto-Québec patiner pour minimiser la responsabilité de l'État dans cette dépendance qu'il a créée de ses propres mains. Le contraste entre la simplicité des joueurs et la langue de bois du fonctionnaire est plus éloquent que tout.

LE PUBLIC EST UNANIME 9/10
SOURCE: cinemamontreal.com

★ ★ ★ ★ ★
« TOUTE UNE EXPERIENCE ! »
— LA PRESSE

★ ★ ★ ★ ★
— THE GAZETTE

« ... NOUS LAISSE À LA SORTIE TFL AU RÉVEIL D'UN CAUCHEMAR. »
— LE SUIFIL

L'EXPERIENCE
VERSION FRANÇAISE DE DAS EXPERIMENT
AVEZ-VOUS LES NERFS ASSEZ SOLIDES?
BASE SUR DES ÉVÉNEMENTS RÉELS

16 ANS +
A L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS STARCITE MONTREAL	VERSION FRANÇAISE	FAMOUS PLAYERS PARISIEN	JACQUES CARTIER 14	MEGA-PLEX GUILLOZ	PONT-VIAU 16
CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON CARRÉFOUR DORION	CINÉMA 9 GATINEAU	MEGA-PLEX GUILLOZ TERREBONNE 14
CAPITOL ST-JEAN	CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA TRIOMPHALE LACHENAIE	GALERIES ST-HYACINTHE	CINÉMA 9 GATINEAU	MEGA-PLEX GUILLOZ TERREBONNE 14
CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	LE CARRÉFOUR 10 JOLIETTE	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA PINE STE-ADELE	CINÉMA 9 GATINEAU	MEGA-PLEX GUILLOZ TERREBONNE 14
CINÉMAS 22 LE FORUM 22	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	MEGA-PLEX GUILLOZ MASCHEREAU 16	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mtl)	CINÉMA 9 GATINEAU	MEGA-PLEX GUILLOZ TERREBONNE 14

« BRILLANT ! »
— Juliette Ruer, VOIR

« ... À VOIR ! »
— René Homier-Roy, FLASH - TOS

LE NÈG'

UN FILM DE ROBERT MORIN
PRODUIT PAR LORRAINE DUFOUR

AVEC EMMANUEL BILODEAU • ROBIN AUBERT • VINCENT BILODEAU • BÉATRICE PICARD
IANNICKO NYDOUA-LÉGARÉ • JEAN-GUY BOUCHARD • RENÉ-DANIEL DUBOIS
CLAUDE DESPINS • SANDRINE BISSON ET SUZANNE LEMOINE

13 ANS +
A L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS PARISIEN	CINÉMA Beauharnois
PONT-VIAU 16	MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
BOUCHERVILLE	CINÉMA PINE STE-ADELE
GATINEAU 9	LE CARRÉFOUR 10 JOLIETTE
TROIS-RIVIÈRES 0	ST-EUSTACHE

CLAUDE BERRI PRÉSENTE
**CHARLOTTE GAINSBORG
YVAN ATTAL**

« ... une comédie à l'américaine très enlevée, bien ficelée... »
— LE DEVOIR

Il l'aime...
... nous aussi!

MA FEMME EST UNE ACTRICE
UN FILM DE YVAN ATTAL

13 ANS +
A L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★
«... Michel Jetté réussit l'exploit de remuer nos tripes... »
— LE JOURNAL DE MONTRÉAL

HISTOIRE DE PEN
« ... de Michel Jetté »
— LE JOURNAL DE MONTRÉAL

13 ANS +
A L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★
« Un bonheur d'enfant... »
— LE JOURNAL DE MONTRÉAL

BÉCASSINE
LE TRÉSOR VIKING
un film de Philippe Vidal

13 ANS +
A L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

Culture

CINÉMA

Entre Balzac et Mao

Entretien avec Dai Sijie,
réalisateur de Balzac et la petite tailleuse chinoise

ANDRÉ LAVOIE

Une des périodes les plus douloureuses de l'existence de l'écrivain et cinéaste Dai Sijie s'est transformée peu à peu en intarissable source d'inspiration et de succès. Victime du grand nettoyage idéologique de Mao pendant la Révolution culturelle, Sijie s'est retrouvé, de 1971 à 1974, dans un de ces invraisemblables camps de rééducation pour intellectuels soi-disant dangereux. Le jeune homme y fit tout de même des rencontres déterminantes et découvrit l'amour au passage, celui des femmes mais aussi de la littérature.

Le souvenir de cette expérience est d'abord devenu un roman dont l'auteur n'a jamais caché les larges pans autobiographiques; *Balzac et la petite tailleuse chinoise* (Gallimard, 2000) a vite fracassé les records de ventes, publié dans 16 pays, traduit en plusieurs langues... mais toujours introuvable en Chine. Le révisionnisme historique chatouille encore les autorités.

Son séjour dans les montagnes de la province de Sichuan, une des plus peuplées du pays, a été marqué par la lecture d'une foule de livres signés Flaubert, Baudelaire, Hugo, Dumas et Balzac. Ce plaisir fut partagé, secrètement, avec des amis, et surtout avec une magnifique jeune femme sans instruction qui va s'épanouir au contact de ces univers si exotiques pour une Chinoise qui ne sait pas où se situe la France. Mais où se cache Dai Sijie dans ce roman et dans ce film? Et se camoufle-t-il vraiment?

Rencontré lors du dernier FFM, Dai Sijie n'entretient pas le mystère. Il affirme ne pas avoir cherché à «styliser» son récit, voulant le rendre, sur papier comme à l'écran, avec réalisme. Un réalisme qui ne l'a pas empêché de prendre ses distances avec sa propre vérité. «Bien sûr, cette fille était moins bien que celle que l'on voit dans le film!», précise-t-il en rigolant. Comme il s'agissait de raconter une histoire d'amour de la littérature, je me suis laissé aller à la dépendre d'une manière plus



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Évoquant les problèmes causés par la censure, le cinéaste Dai Sijie éprouve quelques regrets d'avoir perdu près d'un an en négociations pour tourner dans son pays d'origine

idyllique, en effaçant certains de ses défauts. La véritable histoire, c'est entre les deux garçons, Luo et Ma, et la littérature. Ce sentiment amoureux était d'ailleurs partagé par tous les gens de ma génération puisqu'il n'y avait pas de livres, de musique, de cinéma: nous étions avides de tout parce que tout était interdit.»

En plus d'entretenir la flamme amoureuse, la lecture s'avérait nécessaire pour s'échapper en quelque sorte des conditions de vie pitoyables qui régnaient dans les camps. Même si l'atmosphère n'avait rien de comparable à celle d'une colonie de vacances, Dai Sijie préfère nuancer le portrait noir qu'un étranger pourrait facilement

dresser. «Certains camps étaient plus durs que d'autres. Mais la Chine que j'ai connue ne ressemblait pas à la Russie: c'était plus absurde! Les paysans révolutionnaires chargés de notre rééducation ne savaient ni lire ni écrire; nous étions tous plus malins qu'eux. D'ailleurs, la censure chinoise a refusé une scène, incluse dans le roman, où les deux garçons se présentent à un vieux meunier déguisé en cadres communistes et parlant le mandarin. Il ne comprend rien et lorsqu'ils lui expliquent qu'ils s'expriment dans la langue de Pékin, le vieil homme affirme ne pas connaître cette ville. Comment être politisé dans ce contexte...»

Évoquant les problèmes causés par la censure, le cinéaste

éprouve quelques regrets d'avoir perdu près d'un an en négociations pour tourner dans son pays d'origine, modifiant dix fois son scénario pour convaincre les autorités. N'était-il pas tenté de trouver refuge dans un autre pays d'Asie? Toujours pour conserver ce caractère réaliste, Dai Sijie ne pouvait s'y résoudre. «Il me fallait de bons comédiens chinois et je n'ai pas beaucoup d'affinités avec ceux de Taiwan et de Hong-Kong; ils parlent un dialecte que je ne comprends pas.»

Pour mettre en images cette histoire intime, l'écrivain allait redevenir cinéaste, lui qui a déjà trois longs métrages à son actif (*Chine, ma douleur*, *Le Mangeur de lune et Tang le onzième*). Reconnaisant que la littérature fut, bien avant le cinéma, «son premier amour», il tenait à demeurer maître à bord pour le film, chaque fois déçu de son expérience de scénariste, se sentant toujours trahi, «et particulièrement triste quand la trahison est faite par des cinéastes que l'on apprécie.»

Sur le plateau de tournage, une autre tristesse ne l'a-t-il pas envahi, confronté à la reconstitution de ce passé où le travail harassant, la puanteur, la misère et l'ignorance constituaient son lot quotidien? «Chaque jour de tournage m'a permis de revivre ma jeunesse. C'était un plaisir parce que tous ceux qui ont connu les camps sont aujourd'hui fiers d'y avoir survécu. Et les épreuves de la vie ne nous semblent pas insurmontables.»

Un Américain à Paris

THE TRUTH ABOUT CHARLIE

Réalisation: Jonathan Demme. Scénario: Jonathan Demme, Jessica Bendinger, Steve Schmidt, Peter Stone. Avec Thandie Newton, Mark Wahlberg, Tim Robbins, Christine Boisson. Images: Tak Fujimoto. Montage: Carol Littleton. Musique: Rachel Portman. États-Unis, 2002.

ANDRÉ LAVOIE

Plutôt que de continuer de sombrer dans l'ennui et de nous y entraîner à sa suite (*Beloved*), Jonathan Demme tente de retrouver l'esprit ludique des premiers films qui l'ont fait connaître (*Married to the Mob*, *Something Wild*). Dans *The Truth About Charlie*, un remake de *Charade* (1963), de Stanley Donen, avec Audrey Hepburn et Cary Grant, il s'amuse à jouer les touristes américains à Paris, à flirter avec l'esprit de la Nouvelle Vague et à éparpiller dans la capitale les morceaux d'un mystérieux puzzle. Celle qui devra les remettre en place aura fort à faire, d'autant plus qu'elle n'a pas de grandes dispositions pour l'espionnage, passant la durée du film à aller de surprises en révélations.

De retour de vacances, la belle Regina Lampert (Thandie Newton) découvre son appartement vide et saccagé et retrouve à la morgue Charlie (Stephen Dillane), son mari assassiné. Cette mort l'oblige à lever le voile sur le passé obscur d'un homme qu'elle ne connaît pas vraiment et à faire la connaissance d'un cortège d'ennemis qui veulent mettre la main sur l'argent qu'il leur a subtilisé. Protégée par un homme mystérieux et trop bien informé (Mark Wahlberg), suivie de près par une enquêtrice de la police française (Christine Boisson) et talonnée par un dénommé M. Bartholomew (Tim Robbins) du gouvernement américain, Regina ne sait plus où donner de la tête.

Dans cet univers où tout le monde ment, où personne ne dévoile ses véritables intentions pour parvenir à ses fins, les quiproquos et les cavalcades ne se comptent plus, les personnages ratissant Paris de long en large à

la recherche d'une insaisissable vérité. Cette course à obstacles, trépidante parfois, faussement complexe trop souvent, est soutenue par le désir manifeste de Jonathan Demme de créer un sentiment de douce ivresse plus que de panique. Filmé caméra à l'épaule, multipliant les scènes où les personnages regardent la caméra, s'offrant la plus prestigieuse armada de figurants (Agnès Varda, Magali Noël) et de caméos (Charles Aznavour, Anna Karina), *The Truth About Charlie* pétille comme du champagne.

Mais les champagnes, on le sait, sont de qualité inégale. La mise en scène du réalisateur s'avère résolument tape-à-l'œil, prenant à témoin le spectateur complice (du moins celui pour qui Resnais ou *Tirez sur le pianiste*, de François Truffaut, veulent dire quelque chose...), séduisant les autres en utilisant Paris au maximum de ses capacités de carte postale universelle. Pourtant, ce regard à la fois cinéophile et terriblement cliché, où l'on n'hésite pas à affubler Wahlberg et Robbins d'un magnifique bérêt, en dit long sur la vision poussiéreuse d'Hollywood sur la France.

Jouant la double carte de l'humour et du frisson, plaquant une musique exotique à la morgue ou multipliant les effets visuels (ralenti, accéléré) même pendant les scènes les plus tragiques (bonjour Godard), l'exercice amuse mais ne convainc jamais complètement. Toujours côté conviction, le bât blesse chez les principales vedettes du film, au premier chef Mark Wahlberg dont le pauvre français ressemble à de la phonétique mal assimilée, plus poseur que séducteur. Quant à Thandie Newton, émouvante dans *Shandurai*, de Bertolucci, et que Demme avait déjà dirigée dans *Beloved*, ses talents comiques restent à prouver.

Si je fais partie de ceux qui ne peuvent comparer *The Truth About Charlie* avec *Charade*, de Stanley Donen, que l'on dit difficile à égaler, j'ajouterais tout de même que les nombreux revirements que réserve l'intrigue compenseront le léger sentiment d'inutilité qui se dégage du film. Comme un voyage organisé à Paris, vu de l'intérieur d'un autocar.



«... magistral de maîtrise et d'intensité... la musique fut portée à un point d'incandescence.»
François Tournant, Le Devoir

PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC
FILM D'OUVERTURE | UN CERTAIN REGARD | CANNES 2002
SÉLECTION OFFICIELLE | FFM 2002
PRIX DU PUBLIC | QUÉBEC 2002

« Un hommage incomparable à la beauté des mots et la puissance de l'imaginaire : **BEAU, TOUCHANT, ENIVRANT!** »
Denise Martel - Journal de Québec

« UN COUP DE MAÎTRE...
Dai Sijie effectue un retour aux sources qui pourrait s'avérer sa consécration de cinéaste! »
Le film français

« UNE SPLENDEUR VISUELLE :
Zhou Xun - la petite tailleuse - irradie la beauté féminine. »
Variety

« Une belle histoire d'amour dans d'époustouflants et superbes décors. »
Juliette Ruer - Voir

LISE FAYOLLE
EN ASSOCIATION AVEC
PHILIPPE ROUSSELET
PRÉSENTE

XUN ZHOU
KUN CHEN
YE LIU

Balzac
ET LA PETITE
TAILLEUSE CHINOISE
UN FILM DE
DAI SIJIE
D'APRÈS SON BEST-SELLER INTERNATIONAL

LISE FAYOLLE EN ASSOCIATION AVEC PHILIPPE ROUSSELET PRÉSENTE «BALZAC ET LA PETITE TAILLEUSE CHINOISE»
AVEC XUN ZHOU KUN CHEN YE LIU SUANG GAO WANG XI ZU TONG WEI WANG YONG XIAO DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JEAN MARIE DRELLAUD
PRODUCTEUR LISE FAYOLLE UN FILM DE UN SUISE CO-PRODUCTEUR FRANCIS CINEMA STUDIO CANAL ET ITI INTERNATIONAL

À L'AFFICHE!

version française
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

version originale avec sous-titres français
CINÉMA Beauvilliers
2000, Boulevard St. 721-0000

COMPÉTITION OFFICIELLE - CANNES 2002
PRIX DU JURY - PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE
SÉLECTION OFFICIELLE - FESTIVAL INTERNATIONAL DE TORONTO 2002
PRIX SPÉCIAL DU JURY - FESTIVAL NOUVEAU CINÉMA - MONTRÉAL 2002

« Une oeuvre insolente et puissante qui réconcilie tous les genres. »
— Odile Trambly, Le Devoir

« Un grand film! Un truc fou et grandiose d'intelligence brute avec l'humour de Tati et la poésie de Fellini. Du vrai cinéma : génial! »
— Juliette Ruer, Voir

« Rien de moins qu'un miracle! »
— International Herald Tribune

intervention
divine

À L'AFFICHE!

version originale avec sous-titres français
EX-CENTRIS 314.843.2208
15h30 - 17h25
19h20 - 21h30



Une scène du film *The Truth about Charlie*, de Jonathan Demme.

« COMÉDIE ORIGINALE »
« ÉPISODES » ET « SÉRIÉS » DE MONTRÉAL

ENTRE BINUËL ET ALMOODOVAR
UNE BOUFFÉE DE FRAICHEUR

AMIRA CASAR MARINA FOIS OLIVIA BONAMY
CHARLES BERLING SERGI LOPEZ

FILLES PERDUES
CHEVEUX GRAS
UN FILM DE CLAUDE DUTY

À L'AFFICHE!

version originale avec sous-titres français
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD

Culture

Each... and Every Inch
un parcours multimédia à travers
la vie et l'œuvre d'Elizabeth Smart
USINE C 22 au 26 octobre 2002
billetterie: 514-521-4493



LALOUX

vos désordres sont desirs

Disque compact
maintenant
disponible
en magasin

En spectacle le 9 novembre «Coup de coeur francophone» 514-790-1245

CINÉMA

Un «petit» Wajda

VENGEANCE

Realisation: Andrzej Wajda. D'après la pièce d'Alexander Fredro. Avec Roman Polanski, Daniel Olbrychski, Andrzej Seweryn, Janusz Gajos, Agata Buzek, Rafal Krolkoski, Katarzyna Figura. En version originale avec sous-titres anglais. Au Cinéma Beaubien les 25, 26 et 27 octobre et les 15, 16 et 17 novembre.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Le grand cinéaste polonais Andrzej Wajda tourne moins qu'au temps où le régime communiste le forçait à louvoyer entre interdits et desirs de rébellion. Ses œuvres sont également beaucoup plus mal diffusées qu'auparavant. On les voit passer en coup de vent, quand elles s'arrêtent ici. *Vengeance* est sorti sur les écrans polonais début octobre et prend pourtant l'affiche peu de temps après au Beaubien, mais pour quelques jours seulement.

Une pièce du «Molière polonais»

Adaptant une pièce classique d'Alexander Fredro, un auteur de théâtre du XIX^e siècle surnommé «le Molière polonais», Wajda fait plaisir à ses compatriotes, lesquels sont nombreux, semble-t-il, à connaître ses répliques par cœur. En outre, il y donne la vedette à Roman Polanski, qui n'avait pas joué avec le cinéaste de *L'Homme de fer* depuis 1955, dans *Generation*. C'est donc la rencontre de plusieurs mythes à la fois.

Il est clair que le public d'origine polonaise sera le plus à même d'apprécier cette comédie: en effet, il est familier des codes dramaturgiques, connaît sa propre histoire et peut saisir l'ironie des répliques.

Quoique située dans le château en ruine d'Ogrodzieniec, l'action demeure très théâtrale, collée aux planches, et les comédiens ont tendance à projeter leur voix sans obéir aux normes plus intimes du cinéma. Le film, un peu lourdingue, constitue toutefois un vrai objet de curiosité. L'histoire se déroule au XVII^e siècle, chez une noblesse ruinée, accrochée aux seuls souvenirs de sa splendeur passée. Sont mis en scène deux nobles, ennemis jurés, au milieu de leur entourage, chacun investissant la moitié du même château en ruine avec, pour frontière, un mur de pierre écroulé.

Comme au théâtre classique, des amoureux appartiennent aux clans rivaux et deviennent l'enjeu des querelles paternelles. Polanski incarne Papkin, un être un peu lâche et veule qui se croit héroïque et irrésistible. Un des seigneurs, ruiné, l'a appelé en renfort pour l'aider à convaincre une voisine de l'épouser. Chassé-croisés, qui-proquo, comique de situation collé à un monde dont plusieurs repères nous échappent, Molière n'est pas loin, en effet, et parfois Shakespeare.

On ne trouve guère la griffe Wajda dans ce film trop collé au théâtre. La marge de manœuvre du grand cinéaste n'était sans doute pas très grande et ses comédiens, même Polanski, ne parviennent pas à faire émerger une intimité de ce huis clos, surjouant et cabotinant.

On a pourtant l'impression de mieux connaître la dramaturgie polonaise classique à travers *Vengeance*, de pénétrer un univers somme toute fascinant... mais qui n'a pas tiré grand avantage de la technique cinéma.

VITRINE DU DISQUE

Se faire avoir... et en redemander



CHAPEAUMELON
Chapeaumelon
T-Raise - Gillett (Sélect)

Tout est suspect. Le nom, pour commencer, trop manifestement décanté d'un titre d'émission des années 60 (oui, les aventures de Steed et Mrs. Peel, bottes de cuir en sus). L'allure, ensuite, d'allégeance moitié yéyé, moitié new wave, trop calculée pour ne pas tiquer. La musique, enfin, méli-mélo de références trop savamment dosé pour être sincère. Tout ça sent la fabrication. Et, tout cela étant, on craque quand même. Eh! C'est humain. Les quatre gars de Chapeaumelon me donnent trop ce que j'aime du rock pour me formaliser de la manœuvre. Y a qu'à jouir.

C'était évident pour quiconque les a vus et entendus cet été aux FrancoFolies de Montréal, et ce l'est aussi sur disque: ces gaillards savent faire. Et en font tellement que c'en est indécent. Indécemment bon. Il y a sous ce *Chapeaumelon* le meilleur de la pop de guitare des années 60, du Stones et du Beatles, voire du Ronnie Bird, et le meilleur du rock français des années 70, du Téléphone, du Plastic Bertrand et même un peu de Basung, mais aussi de la brit-pop des

années 90 et du nouveau rock de l'an 2000 façon Hives et autres Strokes pour ne pas faire trop passéiste. Et tout ça est mis au service de refrains qui lèvent, qui lèvent (surtout celui d'*Ambiguïté*, tube en puissance), portés par des arrangements à la fois prévisibles et irrésistibles (notamment la finale de *Sans hésitation*, totalement télégraphiée et non moins gagnante), avec au moins un hameçon aux dix secondes. Oui, on mord. À pleines dents, même dans le calque franchement facile du *My Generation* des Who, version française. Et on se trouve un peu bête, mais bon. Il faut aussi savoir succomber.

Sylvain Cormier



TÉREZ MONTCALM
Térez Montcalm
GSI Musique (Sélect)

Cinq ans plus tard, revoilà Térez. Pareille, pas pareille? Les *groumffff*, les *groàrrrr*, les *aarghhhh*? Le trémolo qui tue? Eh ben non. S'il lui arrive encore, au détour d'un couplet de *Good Old bleu*, par exemple, de s'adonner au scat d'ourse mal léchée qui était sa marque de commerce et qui finissait par énerver tellement elle y avait systématiquement recours, c'est une Montcalm passablement plus calme que pro-

pose ce troisième album, son premier à l'enseigne de GSI Musique. Douceur dans le timbre, joli timbre à peine granuleux qu'on lui connaissait trop peu: les «*cours de perfectionnement en chant à New York*», donnée fournie dans le communiqué, n'ont pas été suivis en vain. De chanteuse brute, Térez est devenue sacrée nature —, mais seulement quand la chanson les suscite.

Les musiques ne sont plus toutes coulées dans le même moule jazzy: du lounge lascif à cordes *seventies* (*Tu ignores*) au semi-funk à flancs blancs (*Détaché de tout*), de la ballade blues (*Good Old bleu*) à la ballade tout court (*La Scène*, émouvante évocation du métier d'artiste). L'album a le dos large et la navigation agréable. Plus prévisible — et non moins réussie — est la reprise de *La Fonde* de Piaf: normal que Térez se laisse aller à ressembler à la Tèrez de *For Me... formidable*, sa reprise d'Aznavour sur l'album initial de 1994. Même là, ce n'est pas tout à fait pareille comme avant: preuve qu'elle n'a pas chômé durant l'hiatus, la guitariste y joue d'un instrument nouveau pour elle, la contrebasse. Et plutôt bien merci.

S. C.

le trio de Berlin arrive à se tirer d'affaire. Avec l'aide de Cath Coffey (The Stereo MC's), du New-Yorkais Mike Ladd et de la chanteuse Ariane du groupe-culte The Slits, on assiste donc à une transformation assez radicale. Cette électronique retourne aux sources du hip-hop, de la new wave ou même de la techno (style Detroit) afin de mieux se réinventer. Sur *Running Away*, on reconnaît à peine le contenu social et politique du classique de Bob Marley. On va même jusqu'à puiser dans le catalogue du trop peu connu Shuggie Otis. Quelle version déroutante de la superbe *Out Of My Head*! Encore plus sombre que *Close The Door*, ce deuxième album ne tombe pas trop dans la routine du moment. On découvre chez Terranova un besoin de revenir en arrière et de briser quelques règles au passage. Une fougue envivante se dégage de ces pièces qui, cette fois, semblent offrir une deuxième vie à ces chercheurs qu'on croyait disparus pour longtemps. Ce curieux méfissage fonctionne contre toute attente. Loin du chef-d'œuvre, mais bien supérieur à la moyenne.

David Cantin

cret et dépouillé. Quelque part entre l'écriture musicale de Bowie (période *Hunky Dory*) et Randy Newman, Bejar se fait prendre par l'envergure de ses ambitions. *This Night* contient des merveilles, mais cet album s'approprie très lentement. On se laisse séduire par la finesse des pièces, qui n'ont rien de futile ou de prétentieux. L'art de Destroyer se savoure à petites doses. Il y a toujours une résonance assez étrange ou nerveuse dans ce rock à textes. Une simple chanson comme *Chosen Few* s'enrobe de guitares, de violons et de piano pour devenir un objet assez complexe. De plus, l'émotion reste à fleur de peau. Il suffit de lire les paroles pour découvrir une plume remarquable. Un exemple parmi tant d'autres: «*To the left there is an ocean... There is a mountain on the right... Now will you walk away or take the blame for the unfortunately named children of this day... children of this night*». Sans trop faire dans les excès, la musique de Bejar possède de les marques d'une grande spontanéité. Une œuvre maîtresse à découvrir.

D. C.

DISQUES CLASSIQUES

LISZT - KEMPF

Franz Liszt: Douze études d'exécution transcendante (version 1851). Freddy Kempf, piano. BIS CD-1210.

Les *Études d'exécution transcendante*, bien des pianistes en jouent quelques-unes en concert. Plus rares sont ceux qui osent se frotter à ce répertoire au disque,

VOIR SUITE PAGE C 10

ROCK

THIS NIGHT

Destroyer (Merge)

Domage, mais Daniel Bejar n'obtiendra probablement jamais le succès qu'il mérite. Sous le nom de Destroyer, ce membre de la formation de Vancouver, The New Pornographers, en est déjà à son cinquième album. Et alors! Il s'agit, pour les curieux, d'une autre petite merveille de rock dis-

ÉLECTRO

HITCHHIKING NONSTOP...

Terranova (K7 - Fusion III)

Un peu blasé du trip-hop, voilà maintenant que Terranova adopte une approche beaucoup plus ouverte sur *Hitchhiking Nonstop*. Doit-on parler d'opportunisme ou de nouveau départ? Étrangement,

MUSIQUE

Éloge du live

Éloi Brunelle au MEG 2002

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

Éloi Brunelle est de ceux qui permettent à la scène électronique montréalaise de respirer à l'aise sous des cieus étrangers. Avec des gens comme Les Jardinières, Akufen, Tiga et quelques autres, il a commencé à tisser des ponts avec les scènes européennes et même à y connaître une reconnaissance embryonnaire. Le monsieur, avant de se présenter ce soir sur la scène du Club Soda dans le cadre du MEG 2002, vient tout juste de se faire entendre lors d'une tournée de quatre mois en Europe.

Brunelle, un des fondateurs du collectif montréalais Epsilonlab, qui compte désormais une quarantaine de membres — des DJ, des musiciens électroniques, des VJ —, est allé chercher sur la route des trains européens de quoi confronter sa mouture house minimaliste. Avec son studio portatif, il a bourlingué du côté de Cologne, de Lausanne, de Paris, d'Amsterdam et de Berlin, haut lieu des hauts lieux de la musique électronique dans le monde mondial. Brunelle s'est aussi tapé le célèbre club londonien, le Fabric. «*Ce n'était pas uniquement de la tournée. Je suis arrêté un mois à Berlin pour préparer mon prochain release, pour travailler sur la production musicale*».

Et le gain a été «*incalculable*», selon le principal intéressé. «*J'ai pu voir ce qui se passe là-bas. Tout le monde en parle, mais il fallait que j'aie vu*». Les contacts commencent à s'établir. «*Le pourcentage de gens qui écoutent la musique électronique est plus grand en Allemagne. Il y a plus de crowd, plus de club, plus de DJ*». Alors, quelqu'un qui perce dans ce milieu pourrait bien remporter le gros lot. «*Là-bas, c'est plus facile d'en vivre. Organiser une tournée ici est terriblement difficile. Là-*

bas, tu prends le train et tu te fais entendre dans trois pays. Et c'est pas très compliqué».

Celui qui est aussi connu sous le nom d'Elsonic lance ces jours-ci la suite de son *Elsonic Project*, dont la critique a reconnu la qualité et la finesse des grooves. Le nouveau projet s'intitule simplement *Live à Neuchâtel*. Les disques fraîchement imprimés devaient lui arriver hier. «*Le premier disque était fait en studio. Ça sonnait live, mais c'était un set de DJ fait en studio*». Le nouveau disque, sur étiquette Epsilonlab, «*représente l'esprit d'Epsilonlab, qui est vraiment à propos du live. C'est très thématique. J'ai enregistré des ambiances dans la salle. Dans le mix final, on peut entendre les gens crier. C'est comme un concert intime*». Brunelle présente le disque comme une photo de ses moments passés en Europe.

L'album est davantage orienté *dance floor*. «*C'est beaucoup plus*

house qu'avant, mais ce n'est pas du house. C'est beaucoup plus funky que le premier disque, plus groovy», explique celui qu'on a aussi pu entendre à Mutek. «*C'est une étape vers mon objectif. Ce que je vais jouer samedi [ce soir], c'est dans la même veine, mais encore plus raffiné*».

Collectif en résidence à la Société des arts technologiques, Epsilonlab a déjà un impact important sur la communauté. «*Nous sommes en train de penser à amener ça à d'autres niveaux*». Pour le concert du MEG, ce soir, Éloi Brunelle sera accompagné par les visuels de Pillow, un autre membre d'Epsilonlab, considéré par le musicien comme un VJ de haut calibre. A noter que les deux premières parutions d'Epsilonlab, *Elsonic Project*, d'Éloi Brunelle, et *Paysages Matriciels*, de Pheek, étaient en nomination pour le Félix de l'album de l'année en musique électronique ou techno lors de la remise des prix de l'ADISQ hors

ondes plus tôt cette semaine (avec Purform, le duo d'Alain Thibaut et de Yan Breuleux, aussi membres d'Epsilonlab; le prix a été remporté par Jérôme Minière).

Au Club Soda, ce soir, avec Troublemakers (France), M83 (France), Antonelli Electr. (Allemagne), Luciano (Suisse) et Stereomovers (Montréal).



ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Boris et Alexander Brott, chefs d'orchestre

Avec la vedette de renommée internationale **ANTON KUERTI, PIANISTE**
Œuvres de Beethoven, Schoenberg et Brott



Le lundi 28 octobre, 20 heures
Salle Pollack
555, rue Sherbrooke Ouest

PROMOTION SPÉCIALE !!!
7 CONCERTS POUR 25%
DE MOINS QUE LE PRIX
RÉGULIER D'ABONNEMENT :
514 487-5190

Commanditaire du concert:



Pour en savoir plus et acheter des billets, visitez le site ocm-mco.org ou appelez Orchestre de chambre McGill (514) 487-5190 Salle Pollack (514) 398-4547



Pro Musica, série Émeraude

Salle Maisonneuve, Place des Arts
Lundi, 28 octobre 2002, 20h.

L'ENSEMBLE SCHUBERT
piano, violon, alto, violoncelle

Programme
Quator en la mineur de Mahler,
Quator en fa mineur op.2 de Mendelssohn,
Quator en la majeur op.30 de Chausson

Billets
25\$, 20\$, 12\$, (taxes et redevance en sus)
en vente à la Place des Arts : 514 842-2112,
et au réseau Admission : 1 800 361-4595

Renseignements
Pro Musica : 514 845-0532



Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245

RÉCITAL D'ORGUE

MARC-ANDRÉ DORAN organiste

Maison provinciale des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes
St-Athanase
(autoroutes 10 et 35)
Dimanche
le 27 octobre à 20h 00

Entrée libre - Projection sur écran



«... Il s'impose comme un violoncelliste de première classe : l'archet naturel, la sonorité riche et profonde, la concentration totale, le sens de l'interprétation, tout est là.»

Claude Gingras, La Presse

LE DEVOIR

DE VISU

EXPOSITIONS

Richelieu, du haut de sa grandeur

RICHELIEU : L'ART ET LE POUVOIR

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël-Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 5 janvier 2003

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Sujet écrasant s'il en est un, le cardinal Richelieu voit sa figure restaurée avec panache au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) depuis la mi-septembre. Partant d'un épisode relativement court de l'histoire de l'art français, jusqu'alors mal documenté, l'exposition démontre l'importance du mécénat privé et d'Etat et l'utilisation de l'art comme élément de propagande dans l'entretemps 1624-1642, années lors desquelles Armand Jean du Plessis de Richelieu, quatrième enfant de François de Richelieu, grand pré-

vôt de France, et de Suzanne de La Porte, devient l'homme le plus puissant de France.

Sous la gouverne du conservateur en chef adjoint du MBAM, Hilliard T. Goldfarb, qui caressait le projet de cette exposition depuis une dizaine d'années, l'exposition *Richelieu: l'art et le pouvoir* tranche avec l'image de tyran rouge de Richelieu, que la légende représente comme un homme cruel, rusé et ambitieux. Elle ne brise pas cette image, mais lui ajoute une dimension. Le cardinal de Richelieu est tenu pour n'avoir pas eu d'intérêt envers les arts visuels. Pour montrer le contraire, l'exposition contient nombre d'œuvres commanditées par le cardinal et d'autres avec lesquelles le fondateur de l'Académie française, en 1634, et de l'Imprimerie Royale, en 1640, a vécu.

Après une suite de bustes qui ouvrent l'exposition, la première salle de ce parcours présente les deux têtes d'affiche du récit en train d'être déployé sous nos

yeux, celui de l'utilisation des arts visuels à des fins politiques. Deux grands portraits, parmi d'autres, se retrouvent dans cette salle, soit ceux du cardinal lui-même et de Louis XIII, peints par Philippe de Champaigne.

Homme de pouvoir et homme de lettres

Ces portraits sont entourés entre autres par cinq tableaux de bonnes dimensions qui représentent des hommes illustres. Ces portraits, sauf ceux de Louis XIII (quoiqu'on se dispute encore sur la provenance du tableau; le Louvre est convaincu de son originalité) et du cardinal, qui remplacent des portraits similaires mais perdus, proviennent tous de la galerie de portraits d'hommes illustres — et de femmes: pour des raisons politiques, Jeanne d'Arc, Marie de Médicis et Anne d'Autriche s'y trouvaient —, au nombre de vingt-cinq, commandés par Richelieu pour orner le Palais-Car-



La Destruction du temple de Jérusalem (détail), 1625-1626, de Nicolas Poussin, peintre que Richelieu défendait et

dinal en hommage aux héros qui avaient contribué à la construction de la nation française. Comme dans la galerie du Palais-Cardinal, c'est le portrait de l'abbé Suger qui inaugure la salle.

Dans ce tableau majestueux, le cardinal est représenté en pied et déroge à la règle qui veut que les ecclésiastes soient représentés assis, les dirigeants militaires et laïques debout. Ainsi, la filiation entre les hautes gens de la cour et le cardinal est clairement établie par ce portrait. Plus loin dans l'exposition, le visiteur pourra découvrir un *Portrait du cardinal de Richelieu écrivant à sa table de travail* (vers 1640), plus traditionnel, qui reprend la pose conventionnelle d'un cardinal, dans la tradition des portraits d'érudit. Avec ces deux portraits, Richelieu se situe à la fois comme homme de pouvoir et homme de lettres.

Ailleurs, Richelieu est évoqué comme financier de la reconstruction de l'Eglise collégiale de la Sorbonne (Richelieu en était le protecteur). Les toiles de

Poussin sont accrochées, que Richelieu défendait et collectionnait. Richelieu est vu tour à tour comme défenseur de Corneille et comme maître d'œuvre des chantiers de trois de ses résidences.

Parmi les bons coups de cette exposition figure la réunion du *Triomphe de Bacchus* et du *Triomphe de Pan*, de Poussin, conservés à Kansas City et à Londres, pour la première fois depuis 1741. De plus, le *Triple portrait du cardinal de Richelieu*, de Philippe de Champaigne, le *Portrait du cardinal de Richelieu en buste, de profil à droite* (du même artiste) et le *Buste du cardinal Richelieu*, par Le Bernin, sont réunis pour la première fois.

Par ailleurs, la portion de l'exposition portant sur *La Vie des gens* est plutôt faible, malgré les belles eaux-fortes de Callot, en ce que la misère des classes sociales défavorisées est reléguée au rang d'anecdote. Pourtant, les lourds impôts prélevés par

Richelieu pour réaliser ses ambitions politiques et militaires n'avaient rien pour apaiser le fardeau de ces gens.

En finale, la présentation de haut mérite se termine sur l'importance du mythe de Richelieu aux XIX^e et XX^e siècle, avec le célèbre et spectaculaire tableau d'Henri Motte, *Richelieu sur la digue de La Rochelle* (1881), de même qu'avec ce *Portrait du cardinal de Richelieu* peint par Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté en 1905, qui fait écho au portrait de Champaigne en début de parcours et rappelle que Richelieu a créé en 1627 la Compagnie des Cent-Associés de la Nouvelle-France. Aussi, ce tableau de l'académicien Gérôme, *L'Éminence Grise* (1881), montre le franciscain François de Clerc du Tremblay qui descend les escaliers du château de Richelieu, alors que les courtisans, montant, s'inclinent devant lui, signe du pouvoir de l'Eglise sur les autorités politiques.

Cette dernière section de l'exposition, importante dans la mesure où c'est bien du mythe de Richelieu dont il s'agit tout du long, aurait pu toutefois faire retour sur la représentation du personnage au cinéma. Chose fascinante, dans le catalogue — un ouvrage de référence désormais incontournable —, cette section porte presque uniquement sur la manière qu'ont eue les cinéastes de reconduire au XX^e siècle le mythe d'un cardinal impitoyable — la pub télé de l'exposition joue exclusivement sur cet aspect —, alors que les tableaux retenus ne sont pas commentés. Dans l'exposition, pour compléter, et puisque la nouvelle direction du musée, pour notre plus grand bonheur, n'a jamais hésité à croiser les genres, pensons à Hitchcock, des extraits de films auraient pu être ajoutés, qui auraient fourni une sorte de fond repoussoir à la visite entière. Ce ne sont là cependant que des détails.

ABONNÉ OU MEMBRE ?

LE DEVOIR.com

Privilèges abonnés !

- Votre journal à votre porte tous les matins.
- Journal intégral sur le Web dès 22h la veille.
- Accès à l'intégralité du journal.
- Plus de 235 000 textes archivés.

Devenez membre de

LE DEVOIR.com

gratuitement !

- Participez aux forums de discussion.
- Personnalisez votre page d'accueil.
- DE PLUS, recevez par courriel la liste des articles de vos journalistes, vos sujets et vos dossiers préférés.

www.ledevoir.com

SAM TAYLOR-WOOD



Sam Taylor-Wood, *Self-portrait*, 1999. Artwork by the artist. Photo by Steve Biss. Collection of Musée d'Art Contemporain de Montréal. Photo: Courtesy of Spring/Weeks Ltd, London.

du 11 octobre 2002 au 12 janvier 2003

MUSEE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BRITISH COUNCIL
Canada

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec)
Renseignements : (514) 847-6226

www.macm.org

ENTRE MYTHES
ET RÉALITÉS :
UN ESPACE
PRISMATIQUE

COLLOQUE SUR LES DIMENSIONS
SOCIO-ÉCONOMIQUES DE LA
PRATIQUE DES ARTS VISUELS

ORGANISÉ PAR LE

REGROUPEMENT
DES ARTISTES
EN ARTS VISUELS
DU QUÉBEC

À L'OCCASION DE

l'Assemblée générale annuelle 2002 du
Canadian Artists' Representation /
Front des artistes canadiens

ORFIO

ENTRE MYTHES ET RÉALITÉS :
UN ESPACE D'ÉCHANGES ET DE RÉFLEXION VISANT À

- actualiser les connaissances sur la pratique artistique
- revisiter ses cadres professionnel, juridique et économique
- redéfinir le rôle de l'artiste dans son rapport avec la société
- mettre en perspective les enjeux liés aux nouvelles pratiques

Pour plus de renseignements ou connaître
les frais d'inscription : (514) 206-0051

HÔTEL DELTA - MONTRÉAL

Salle Opus 2
475, av. du Président-Kennedy
Montréal, Québec

: jeudi 7 novembre 2002 : 15h00 à 17h30
: vendredi 8 novembre 2002 : 9h00 à 17h30
: samedi 9 novembre 2002 : 9h30 à 12h00

Pour l'horaire complet du colloque,
consultez le site internet du RAAV www.raav.org ou Le Devoir du samedi 2 novembre 2002.

DE VISU
GALERIES

États passagers

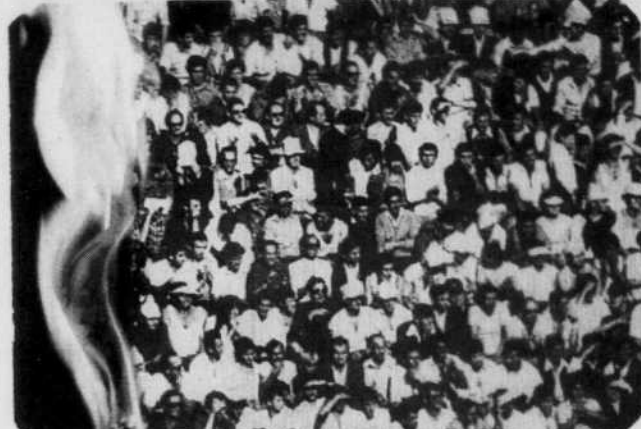
STEPHEN ANDREWS

The 1st Part Of The 2nd Half
Dazibao4001, rue Berri, espace 202
Se poursuit jusqu'au 9 novembreJEAN-CLAUDE
ROCHEFORT

La mort, paraît-il, occupait et occupe toujours une place prépondérante dans l'œuvre de Stephen Andrews. La notice biographique à la fin du communiqué de presse précise que l'artiste, né à Sarnia en Ontario en 1956, «a déjà utilisé trois de ses neuf vies à ce jour: une quasi-noyade, une surdose de drogue et un diagnostic de sida supposé incurable. Ces rencontres intimes avec la mort ont influencé son évolution de différentes manières».

Il faut en convenir: cela fait beaucoup d'épreuves pour un seul homme. On comprend dès lors qu'un parcours artistique en soit marqué à tout jamais. Mais Dieu seul sait que le frôlement des sombres abîmes peut être une source intarissable d'inspiration dont bon nombre d'artistes contemporains ne se sont pas privés de tirer parti. Il y a quelques années, Paul Virilio avait même déjà déclaré, dans une entrevue à *Art Press*, qu'il y voyait la condition indispensable à l'élaboration d'une œuvre forte et digne de ce nom.

On serait tenté d'appliquer ces propos extrêmes à ce qui traverse de part en part l'œuvre de Stephen Andrews car on a vraiment l'impression de se trouver en présence d'une œuvre dense. Cependant, il faut reconnaître qu'ils ne conviennent pas tout à fait. Pourquoi? Peut-être tout simplement parce que lorsqu'on entre dans l'espace de la galerie, ce qu'on y découvre ne sent pas ni ne respire davantage la mort et ses inévitables effets de dramatisation. Ce que Stephen Andrews parvient à transmettre en apposant sur un large écran de soie semi-translucide



SOURCE DAZIBAO

Stephen Andrews parvient à transmettre, en apposant sur un large écran de soie semi-translucide d'innombrables lanières d'acétate rappelant des chutes de film, une pulsion de vie hors du commun.

de d'innombrables lanières d'acétate rappelant des chutes de film, c'est une pulsion de vie hors du commun. Pulsions qui l'a animé pendant une période de 12 ans,

soit le temps qu'il lui a fallu pour élaborer des séquences complexes et imaginatives où se mélangent toutes sortes de procédés inspirés de l'histoire du cinéma

expérimental, des clichés d'histoires d'amour vécues, des images trouvées et d'autres fabriquées de toutes pièces.

Une manière oblique

Loin de s'appesantir sur son destin, s'il est question de mort ou de finitude humaine dans ce travail, c'est de manière oblique que la question est abordée par Andrews. Ainsi, la mort prend plutôt la forme mouvante et fluide d'une succession de passages d'un monde à un autre, ou encore d'un état d'âme à un autre. On passe donc, en toute souplesse, d'une scène représentant un homme nu sous la douche à la représentation d'un écorché planté au beau milieu d'une salle d'artefacts anatomiques. C'est la main, celle de l'homme se lavant et celle de l'écorché posant, qui assure le glissement de la première à la deuxième séquence. Mais ce qui sert d'agent de transition permet de relayer les suites d'images entre elles varie d'une séquence à l'autre. Ailleurs, ce sera le vide transparent de la pellicule ou la répétition de signes plus abstraits qui rempliront cette fonction.

Les images de ces séquences se laissent saisir et apprécier pour ce qu'elles représentent: constellations de ciels azurés d'espoir placées à l'entrée; l'amant qui émerge graduellement de la foule indifférenciée; des scènes pornographiques hardcore rendues encore plus obscènes parce que munies d'un cache censurant les parties qu'un musée avait antérieurement jugées trop indécentes; des chiffres décroissants annonçant l'imminence d'une fin; les lignes brisées d'une bande magnétique contenant un message que l'on préfère garder secret; la foule qui brûle par la bande et se consume, et ainsi de suite.

Mais au-delà de l'intérêt esthétique et symbolique que présentent ces suites d'images, au-delà même de l'immense charge affective qu'elles semblent renfermer, celles-ci ont une fonction plus fondamentale encore: elles existent

pour rendre possible la captation de la fugacité des multiples moments de transition qui ponctuent le cours de la vie, de la vie qui bat dans ces images mises en mouvement virtuel — et sous elles, serions-nous tenté d'ajouter. Par définition évanescents, ces moments de transition rappellent les structures dynarratives de l'activité mnémonique. La lecture verticale de ces séquences à laquelle on s'adonne dans un premier temps agit donc comme un préalable au second mode de lecture, celui — beaucoup plus nocturne et souterrain — qui consiste à relier les groupes de séquences à l'horizontale afin que se produise ce libre jeu d'enchaînements et de «déliations» qui évoque tant les nombreuses zones d'ombre et d'oubli engouffrées dans la mémoire individuelle. En nous invitant à faire un pareil exercice, l'artiste nous plonge dans l'essence même du transitoire. Ainsi, le transitoire, lorsqu'il est structuré avec minutie et inventivité, non seulement ne nous échappe pas mais se tient et nous retient, presque captifs.

la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-ClaireDu 26 octobre
au 24 novembre 2002La nouvelle
collection 2003
de l'Artothèque

et

50^e anniversaire de la
Guilde des PotiersVernissage:
le dimanche 27 octobre, à 14h

Info: (514) 630-1254

GALERIE CLAUDE THÉBERGE

de 14h00 à 19h00
du mardi au dimanche2018, rue Saint-Hubert • Montréal (près Ontario)
(514) 288-1811

conférence

Guy Rocher

DEUX PROJETS DE MODERNITÉ
POUR L'ENSEIGNEMENT DES
ARTS DANS LES ANNÉES 60
AU QUÉBEC :
LE RAPPORT PARENT
ET LE RAPPORT RIOUX

La conférence sera précédée d'une présentation en première québécoise du film documentaire de Anne-Marie Rocher : *Guy Rocher, un sociologue militant* (durée : 52 min) à 18 h.

La projection du film et la conférence se tiendront à la Cinquième salle de la Place des Arts respectivement à 18 h et à 19 h. En français. **L'entrée est libre.**

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Renseignements : (514) 847-6226MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

François VINCENT

PEINTURES RÉCENTES

JUSQU'AU 9 NOVEMBRE

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

Annie Tremblay

Chaise / chaise

Du 17 octobre au 16 novembre 2002

Et exposition de Mathieu Lévesque
Sur la glaceGalerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly (entre St-Denis et Sanguinet), Montréal
Tél.: 514.843.0955Du mardi au samedi de 13h à 17h,
Ou sur rendez-vous

MICHÈLE

Delisle

jusqu'au 9 novembre
2002ANDRÉ PIERRE ARNAL
ET MARCEL ST-PIERREART PARIS
jusqu'au 28 octobre1407, Saint-Alexandre
Montréal
Tél.: 514-866-6272
www.galeriericdevlin.com

galeriericdevlin

ART PARIS

Carrousel du Louvre, Paris

23-28 octobre 2002

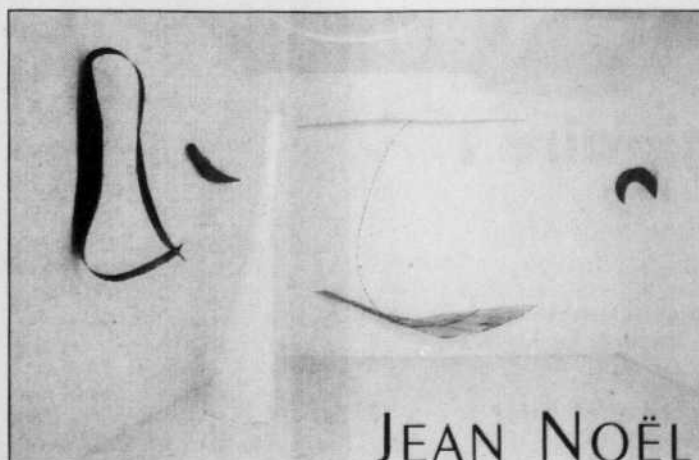
AYOT, CORRIVEAU, COZIC, LAVOIE, LAGACÉ,
F. LEDUC, I. LEDUC, ROUSSE, WOLFE

galerie

Graff

963, rue Rachel Est, Montréal, Qc H2J 2J4
514-526-2616 • graff@videotron.ca
www.graff.ca
mer-ven 11h-18h sam 12h-17hQuébec
Ministère de la Culture
et des Communications

air transat

Centre culturel
canadien à Paris

JEAN NOËL

LA MÉCANIQUE DES FLUIDES

29 SEPTEMBRE 2002 - 23 FÉVRIER 2003

JÉRÔME FORTIN. ICI ET LÀ
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003REVOIR RIOPELLE
JUSQU'AU 5 JANVIER 2003LES SIÈCLES DE L'IMAGE
EN PERMANENCE

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, RUE WILFRID-CORBELL, JOLIETTE (450) 756-0311
www.bw.qc.ca/musee.joliette

EXPOSITION

collectionneurs
d'estampes

15 octobre au 9 novembre 2002

La Société des collectionneurs d'estampes
de Montréalen collaboration avec la
Bibliothèque nationale du Québec
propose une centaine d'œuvres
provenant de collections privées.Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis, Montréal
du mardi au samedi de 9 h à 17 h

Entrée gratuite

Bibliothèque
nationale

Québec



herzog & de meuron

Explorez les sources créatives de
ces architectes d'avant-garde

du 23 octobre 2002 au 6 avril 2003

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal, Québec H3A 939 7026 www.cca.qc.ca

Heures d'ouverture : mardi au dimanche, 11 h à 18 h; jeudi, 11 h à 21 h

